



HAL
open science

À QUOI BON TANT DE MONDE ?

Gérard-François Dumont

► **To cite this version:**

Gérard-François Dumont. À QUOI BON TANT DE MONDE ?. La Soeur de l'Ange, 2011, À QUOI BON TANT DE MONDE ?, 10, pp.36-46. hal-01865583

HAL Id: hal-01865583

<https://hal.science/hal-01865583>

Submitted on 31 Aug 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

À quoi bon tant de monde ?

Gérard-François Dumont

Page 36

À quoi bon tant de monde? Une telle question est-elle nouvelle ou ancienne? Elle peut sembler nouvelle pour deux raisons. D'une part, la somme des populations des différents territoires de la planète avoisine, au début des années 2010, 7 milliards d'habitants, un chiffre complètement inédit, fort éloigné des 250 millions d'habitants que la Terre avait au début de l'ère chrétienne selon les estimations établies par la démographie historique. D'autre part, nombre d'écrits passés posent une interrogation plutôt inverse: pourquoi si peu de monde?

Une question ancienne presque inverse : pourquoi « si peu de monde » ?

En effet, nombre de textes anciens s'interrogent non sur le « tant de monde » mais sur le contraire: le « si peu de monde ». Ils donnent deux types différents d'explication, le premier fondé sur l'importance des calamités, le second sur des analyses culturelles.

Le premier type décrit les épidémies, famines ou guerres décimant les populations. Par exemple, Cicéron, dans son *Traité des devoirs*¹, rapporte: « Un habile et savant péripatéticien, Dicéarque, a écrit sur la destruction de l'homme un livre où il énumère d'abord tous les déluges, les pestes, les ravages de toutes sortes, les incursions des bêtes féroces qui viennent en troupe détruire des peuplades entières; puis il montre que les guerres et les séditions, en un mot la fureur de leurs semblables, a fait périr bien plus d'hommes que les autres calamités réunies. » Hélas, nous ne connaissons Dicéarque qu'indirectement par Cicéron, puisque son livre est perdu. Mais de nombreuses sources sur le même thème existent, décrivant la surmortalité due aux épidémies, chez Thucydide² (V. 460-400 av. J.-C.) ou Tite-Live³ (59 av. J.-C. -

1. Livre II, par. 5.

2. *Histoire de la guerre du Péloponnèse*, Livre II, Ch. XLIX.

3. *Histoire romaine*, Livre IV, LII.

17 apr. J.-C.). Vers la naissance de Jésus-Christ, Strabon recueille de nombreux témoignages concernant la régression spectaculaire du peuplement en Arcadie, en Messénie et en Laconie: « les peuples qui habitent l'Arcadie, Azances et autres, paraissent être les plus anciens des peuples grecs; l'état de complète désolation de leur pays nous dispense de nous étendre longuement sur leur compte; une longue suite de guerres a causé la disparition de villes autrefois célèbres et le peuple des campagnes a également disparu depuis la fameuse époque où la population de la plupart des villes fut regroupée dans ce qu'on appelle Mégalopolis, la Grande cité. Mais aujourd'hui la grande cité elle-même a subi le sort qu'évoque ce mot d'un poète comique: la grande cité n'est plus qu'une grande solitude »⁴. Dans les premiers siècles, on trouve des descriptions authentiques de la peste comme facteur de surmortalité par Evagre⁵ (346-399) ou Procope (v. 500-560) décrivant l'épidémie de Byzance⁶.

Mais d'autres auteurs, considérant ce qu'ils pensent être des situations de dépopulation, analysent d'autres causes que les guerres et calamités. Par exemple, selon Polybe (v. 200-v. 125), la Grèce, juste au moment où les Romains établissent leur domination, s'enfonce dans la décadence en se dépeuplant, au milieu de troubles sociaux: « De nos jours, dans la Grèce entière, la natalité est tombée à un niveau très bas et la population a beaucoup diminué, en sorte que les villes se sont vidées et que les terres restent en friche, bien qu'il n'y ait pas eu de longues guerres ni d'épidémies⁷ ». La cause de la dénatalité est dans une société qui privilégie le matériel: « Les gens de ce pays ont cédé à la vanité et à l'amour des biens matériels; ils ont pris goût à la vie facile et ils ne veulent plus se marier ou, quand ils le font, ils refusent de garder les enfants qui leur naissent ou n'en élèvent tout au plus qu'un ou deux, afin de pouvoir les gâter durant leur jeune âge et leur laisser ensuite une fortune importante. »

Autre exemple du second type: au cours du deuxième millénaire, dans les *Lettres persanes*, Montesquieu (1689-1755) se montre convaincu que la Terre connaît un dépeuplement considérable. Il écrit, ou plutôt fait écrire par un des personnages auquel il prête sa plume: « Après un calcul aussi exact qu'il peut l'être dans ce genre de choses, j'ai trouvé qu'il y a à peine sur la terre la dixième partie qui y étaient dans les anciens temps. Ce qu'il y a d'étonnant est qu'elle

4. Strabon, *Géographie*, Tome V, Livre VIII, 8, 1 (C 388), trad. Raoul Baladié, C.U.F. (Collection des universités de France, dite «Collection Budé»), Série grecque, Paris, Les Belles Lettres, 2003.

5. *Histoire de l'Église*, tome IV, 29.

6. *Histoire des guerres*, Livre II, XXIII, 1-5.

7. *Histoire*, XXXVI, 17.

se dépeuple tous les jours; et si cela continue, dans dix siècles elle ne sera plus qu'un désert »⁸. Ainsi le xviii^e siècle vivrait la continuation de la décadence qui se consomme depuis l'Empire romain. Comment l'expliquer?

Montesquieu accuse deux grandes religions qui se sont diffusées depuis l'Empire romain : le christianisme et l'islam : « Tu cherches la raison pourquoi la Terre est moins peuplée qu'elle ne l'était autrefois, et, si tu y fais bien attention, tu verras que la grande différence vient de celle qui est arrivée dans les mœurs ». En effet, Montesquieu dénonce trois aspects des mœurs dont il rejette la responsabilité sur les religions chrétienne et musulmane : le célibat, la non-possibilité de divorce et la polygamie.

Page 38

Selon lui, « le nombre de gens faisant profession de célibat est prodigieux » et la continence éternelle que choisissent trop d'hommes est « une vertu dont il ne résulte rien ». L'interdiction du divorce par la religion chrétienne serait un deuxième facteur de dénatalité. Il écrit en effet, toujours dans les *Lettres persanes* : « Il ne faut pas s'étonner si l'on voit chez les chrétiens tant de mariages fournir un si petit nombre de citoyens. Le divorce est aboli; les mariages mal assortis ne se raccommodent plus ». Montesquieu regrette donc l'impossibilité de se remarier après divorce : « Les femmes ne passent plus, comme chez les Romains, successivement dans les mains de plusieurs maris, qui en tiraient, dans le chemin, le meilleur parti possible ». Autre cause de dépopulation, les mœurs de l'islam qui autorisent la polygamie et la pratique du harem, qui maintient dans l'infertilité beaucoup d'hommes et sous-emploie les possibilités de procréation des femmes : « Ces femmes obligées à une continence forcée ont besoin d'avoir des gens pour les garder, qui ne peuvent être que des eunuques : la Religion, la jalousie et la raison même ne permettent pas d'en laisser approcher d'autres. Ces gardiens doivent être en grand nombre, soit afin de maintenir la tranquillité en dedans, parmi les guerres que ces femmes se font sans cesse, soit pour empêcher les entreprises du dehors ». La rivalité féminine et la surveillance du harem nécessitent donc trop de main-d'œuvre masculine inféconde : « Ainsi un homme qui a dix femmes ou concubines n'a pas trop d'autant d'eunuques pour les garder. Mais quelle perte pour la société que ce grand nombre d'hommes morts dès leur naissance! Quelle dépopulation ne doit-il pas s'ensuire! »

Certes, les propos de Montesquieu sont fondés sur une certaine méconnaissance. En effet, d'une part, il n'y a pas de dépopulation, ni au xviii^e siècle, ni si l'on compare ce siècle aux premiers siècles

8. *Les Lettres Persanes*, lettre CXIV.

de l'ère chrétienne. Mais il est vrai qu'il y a bien eu dépopulation dans les premiers siècles et lors des grandes épidémies qui ont sévi périodiquement au Moyen Âge. Il faut également noter que le début du XVIII^e siècle a été marqué par des crises démographiques (1705, 1709-1710) en raison des guerres de la fin du règne de Louis XIV et aussi du terrible hiver de 1709. Et nous sommes en 1721 quand paraissent les *Lettres persanes* de Montesquieu. D'autre part, Montesquieu éprouve des difficultés à cacher ses forts sentiments anticléricaux car, en réalité, les nouvelles religions n'ont pas poussé à la dénatalité mais, au contraire, honoré la fécondité.

Toutefois, Montesquieu élargit son analyse en traitant des remèdes. Il considère que changer les mœurs ne serait pas suffisant pour permettre une vitalité démographique. Il faut un bon gouvernement, c'est-à-dire qui ne pêche pas par autoritarisme mais accorde des droits contre la force et l'arbitraire. Montesquieu est d'avis que « La douceur d'un gouvernement contribue merveilleusement à la propagation de l'espèce »⁹. Cette nécessité d'un gouvernement libéral est commentée dans *L'Esprit des Lois*: « Les pays ne sont pas cultivés en raison de leur fertilité, mais en raison de leur liberté ».

À considérer ces exemples, nous pourrions conclure que la question « à quoi bon tant de monde? » est strictement contemporaine puisque le passé semble s'être préoccupé de la dépopulation, qu'elle résulte des calamités ou des mœurs. Ce serait erroné. En effet, tout le long de l'histoire, de grands auteurs ne souhaitant pas qu'il y ait « tant de monde » développent une pensée démographique visant à empêcher une telle issue.

Faire en sorte qu'il n'y ait pas « tant de monde » : une peur ancienne

C'est notamment le cas des auteurs de la Grèce classique. Platon, partisan de la fixité démographique du peuplement, présente tout un ensemble de mesures publiques pour « ajuster le nombre des foyers au chiffre de cinq mille quarante »¹⁰. Il décrit minutieusement les moyens à mettre en œuvre comme le montre le passage suivant des *Lois*: « On peut restreindre les naissances quand la génération se répand abondante; on peut à l'inverse encourager et promouvoir une forte natalité en agissant par des honneurs, des disgrâces, des

9. *Lettres persanes*, CXXII.

10. *Les Lois*, V.

avertissements... »¹¹. Il demande même à l'État de fixer l'âge de la procréation.

Quant à Aristote, il s'inscrit dans une logique semblable, dans la mesure où son souci de la loi et de l'ordre, principe essentiel, implique que le peuplement ne doit pas leur porter atteinte. Il fixe l'âge au mariage et demande, si nécessaire, le recours à l'avortement: « dans le cas d'accroissement excessif des naissances, une limite numérique doit dès lors être fixée à la procréation, et si des couples deviennent féconds au-delà de la limite légale, l'avortement sera pratiqué »¹².

Cette crainte, anciennement formulée, de « tant de monde » réapparaît périodiquement au fil de l'histoire chez de nombreux auteurs, comme Tommaso Campanella (1568-1639), ou Thomas More (1478-1535). Ce dernier, dans son livre, *L'île d'Utopie*, paru en 1516, décrit une île merveilleuse où il n'y a, grâce au meilleur gouvernement possible, ni propriété privée, ni oisiveté. Le gouvernement doit veiller à l'évolution de la population. Certes, Thomas More propose des données chiffrées qui mettent en évidence que ses connaissances démographiques sont assez sommaires¹³. Mais son souci d'éviter « tant de monde » est clair: « Pour que la population ne diminue pas, ou n'augmente pas de façon excessive, on prend soin que chacune des familles (il y a six mille familles par cité, exception faite de celles qui n'y résident pas) n'ait ni moins de dix enfants pubères, ni plus de seize; le nombre des enfants impubères est illimité ».

S'il y a trop d'habitants, la solution est alors le recours à l'émigration: « Si, dans l'île entière, la masse de la population devient trop considérable, on désigne, dans une cité quelconque, des citoyens pour aller fonder, sur le continent le plus proche, une colonie à laquelle les Utopiens donnent leurs lois ».

L'émigration peut être pacifique ou non, selon que les peuples indigènes acceptent ou non l'assimilation. Dans le premier cas, tout se passe par acculturation volontaire, ceux qui refuseraient de s'assimiler étant chassés. Les Utopiens « choisissent un territoire où les indigènes possèdent plus de terres qu'ils n'en ont besoin et les laissent incultes. Tout en occupant le sol, ils s'adjoignent les indigènes eux-mêmes, pour peu que ces derniers acceptent de vivre avec eux. Grâce à cette union volontaire, à la communauté d'institution et de moeurs, les deux peuples, pour leur plus grand profit, arrivent aisément à n'en former qu'un seul. Par leur façon d'administrer le pays, les Utopiens arrivent à

11. Id.

12. *Politique*, VII, 16.

13. Dans l'Angleterre de cette époque, la famille moyenne avait environ cinq enfants, dont deux ou trois seulement étaient morts pendant l'enfance ou l'adolescence.

rendre féconde la nouvelle colonie, une terre que ses premiers habitants trouvaient âpre et ingrate. Les peuplades qui refusent de vivre sous leurs lois sont chassées des territoires qu'eux-mêmes s'adjudgent ainsi ».

Mais cette prise de possession peut conduire à la guerre, si un peuple refuse de céder une terre que les Utopiens jugent mal employée : « S'il en est qui résistent, ils leur font la guerre. Car ils tiennent pour un cas de guerre tout à fait justifié la simple possession, par un peuple, d'un sol qu'il laisse en friche, inutile et désert, pendant qu'il en interdit la jouissance et la possession à d'autres peuples, ayant, en vertu des prescriptions de la loi naturelle, le droit d'y trouver leur subsistance ». S'il y a trop d'habitants, l'émigration doit donc se développer, avec ou sans violence.

Outre les auteurs précités, il faudrait, bien entendu, citer Malthus et tous ceux qui ont suivi son inspiration. Mais, à l'inverse de ceux qui considèrent « tant de monde » comme une crainte, certains jugent une telle situation favorable.

Quel bonheur lorsqu'il y a « tant du monde » !

Autrement dit, nombre d'auteurs considèrent donc qu'il faut du monde pour le bonheur de l'humanité. Par exemple, Ibn Khaldoun (1332-1406) essaie de dégager les rapports entre puissance politique, peuplement, urbanisation et richesse : « Le lecteur saura maintenant que (dans la question que nous traitons), il y a plusieurs choses qui ont entre elles des rapports intimes, telles que l'état de l'empire en ce qui regarde sa force et sa faiblesse, le nombre de la population ou de la race dominante, la grandeur de la capitale, l'aisance et les richesses du peuple. Ces rapports existent, parce que la dynastie et l'empire servent de forme à la nation et à la civilisation, et que tout ce qui se rattache à l'État, comme les sujets, les villes, etc. leur sert de matière... La richesse du gouvernement fait celle des sujets, et plus les sujets sont riches et nombreux, plus le gouvernement a de l'argent. Or tout cela dépend du nombre plus ou moins grand de la population¹⁴ ».

Au fil de ses écrits, Ibn Khaldoun propose une théorie cyclique qui fait largement intervenir la population et dont la période heureuse est lorsqu'il y a « tant de monde ». Selon lui, quand un État est densément peuplé, la répartition des tâches entre un grand nombre de personnes allège les charges de tous, élève le niveau de vie et accroît l'efficacité des institutions politiques, militaires et économiques. En retour, la paix et la prospérité engendrent un optimisme favorable à l'accroissement

14. *Prolégomènes*, tome 2, p. 399.

démographique. Mais cela ne peut durer qu'un temps: surviennent des abus variés (luxe, fiscalité excessive...) qui déclenchent un processus de décadence, incluant la dépopulation.

Outre Ibn Khaldoun, de nombreux autres auteurs, comme Nicolas Machiavel (1469-1527), Jean Bodin (1530-1596), Giovanni Botero (1540-1617), Antoine de Montchrestien (1575-1621), Victor de Mirabeau (1715-1789), Karl Marx ou Proudhon (1809-1865) ne trouvent nullement un caractère négatif à « tant de monde ». Par exemple, selon Machiavel, il est souhaitable que le Prince vise à « entretenir partout une abondante population¹⁵ ». Quant à Proudhon, il écrit: « Il n'y a qu'un seul homme de trop sur la terre, c'est M. Malthus »¹⁶. Pour le xx^e siècle, citons Ester Boserup (1910-1999) montrant comment le développement économique et agricole peut être engendré par la pression créatrice permise par la croissance démographique.

Au xxi^e siècle, bien que le monde atteigne 7 milliards d'habitants, des hommes politiques trouvent qu'il n'y a pas assez de monde dans leur pays. Par exemple, le 8 juillet 2000, Vladimir Poutine déclare: « Un pays aussi vaste (que la Russie) devrait avoir au moins 500 millions d'habitants »¹⁷. Autre exemple: le 7 mars 2008, le Premier ministre turc, Recep Tayyip Erdogan, appelle les Turques à avoir au moins trois enfants pour éviter les problèmes liés au vieillissement de la population¹⁸. Puis, en mai-juin 2011, lors de la campagne électorale pour les élections législatives, il encourage au mariage, avec une immense affiche le représentant et annonçant « 100 000 logements entièrement meublés pour les jeunes mariés »¹⁹.

De son côté, en avril 2010, le président iranien Mahmoud Ahmadinejad déclare trois fois en une seule semaine qu'il est hostile à la politique de contrôle de la natalité en demandant aux Iraniens de faire plus d'enfants²⁰. « Certains disent qu'il faut seulement deux enfants par famille, cela veut dire que, dans 40 ans, il ne restera rien de la nation iranienne (...) Nous voyons le danger et nous mettons en garde » contre un vieillissement de la population, a déclaré M. Ahmadinejad. Il a même précisé: « Notre pays a la capacité d'atteindre

15. *Histoire florentines*, 1520-1526.

16. *Système des contradictions économiques ou Philosophie de la misère*, 1846.

17. Or, la Russie compte 141,9 millions d'habitants en 2010 contre 146,7 en 2000; elle en a donc perdu près de 5 millions en une décennie.

18. LeJDD.fr

19. Affiche photographiée par exemple par Pierre Raffard, « Turquie : les élections et après ? », *Les cafés géographiques*, 25 juin 2011.

20. Agence de presse Isna. Cf. également <http://www.cyberpresse.ca/international/moyen-orient/201004/29/01-4275375-ahmadinejad-demande-aux-iraniens-de-faire-plus-denfants.php>, 29 avril 2010.

une population de 150 millions de personnes ». Or, l'Iran compte 75 millions d'habitants en 2010 et une fécondité estimée à 1,8 enfant par femme, inférieure par exemple à celle de la France.

Implicitement, ces trois chefs de gouvernement sous-entendent que le fait qu'il y ait, selon eux, « si peu de monde » dans leur pays a de nombreuses conséquences géopolitiques et, donc, que l'analyse géopolitique des populations est essentielle²¹, ce qui est incontestable. Pour ne prendre qu'un seul exemple actuel, cela peut être illustré par l'examen du traité de Lisbonne. Ce dernier instaure pour les gouvernements des pays de l'Union européenne un nombre de voix au Conseil européen proportionnel à leur population pour les décisions qui se prennent à la majorité qualifiée. Cette mesure devait donc être appliquée dès le 1^{er} décembre 2009, date d'entrée en vigueur du traité de Lisbonne, soit, selon les textes²², le premier jour du mois suivant l'achèvement du processus de ratification dans les 27 États signataires. Mais comme une telle réforme signifie une augmentation du nombre de voix pour certains pays et une diminution pour d'autres²³ comme la Pologne, il a été décidé exceptionnellement de retarder l'application de cette règle. La Pologne a expliqué que son niveau de peuplement, 38,2 millions d'habitants en 2010²⁴, se trouve affaibli parce que le pays a subi une contraction démographique particulièrement intense en raison de la Seconde Guerre mondiale et de ses suites. Elle a donc obtenu de retarder l'application du traité de Lisbonne sur ce point à 2014 ou 2017 (à la demande d'un État membre au cas par cas des décisions) pour ce qui concerne le calcul de la majorité qualifiée²⁵.

Ce qui précède montre combien le « tant de monde » peut être soumis à des analyses différentes, ce « tant » pouvant être un motif d'inquiétude ou, au contraire, de satisfaction. En réalité, la science démographique n'a pas à porter de semblables jugements de valeur. En revanche, c'est sa mission d'expliquer les raisons du niveau de peuplement de la Terre et de la façon dont il se répartit.

21. Dumont, Gérard-François, *Démographie politique. Les lois de la géopolitique des populations*, Paris, Ellipses, 2007.

22. TUE (Traité sur l'Union européenne, aussi appelé traité de Maastricht) 40, TCE (Traité sur le fonctionnement de l'Union européenne, ex-traité instituant la Communauté européenne ou traité CE appelé également couramment le traité de Rome) IV-447.

23. Cf. Dumont, Gérard-François, Verluise, Pierre, *Géopolitique de l'Europe*, Paris, Sedes, 2009.

24. Sardon, Jean-Paul, « La population des continents et des pays », *Population & Avenir*, n° 700, novembre-décembre 2010, www.population-demographie.org/revue03.htm

25. TUE 9 C-5 et protocole 10.

Une fiction prégnante

Or, aujourd'hui, il faut bien constater que circule sur cette question une fiction lorsque l'on donne à un fait constaté – l'augmentation inédite de la population dans le monde depuis la fin du xvii^e siècle – une explication différente de la réalité et qu'on en déduit des conséquences. En effet, cette augmentation est souvent attribuée à une natalité débridée, qui serait responsable de la croissance démographique de ces deux derniers siècles. Or, la croyance en cette cause erronée conduit à une conséquence prévisible. Puisque la natalité est considérée comme le facteur déterminant de la croissance démographique mondiale, il faudrait nécessairement réduire la natalité, notamment pour limiter la pauvreté. Or, s'il suffisait de « freiner l'accroissement de la population » pour aboutir à la richesse, cela se saurait et *a contrario* les États-Unis figureraient parmi les pays les plus sous-développés, compte tenu de leur exceptionnelle croissance démographique depuis deux siècles.

Page 44

En tout état de cause, le remède quasi unique proposé ne peut être efficace parce qu'il repose sur une fiction. En effet, la croissance actuelle de la population mondiale n'est pas due à une natalité débridée, qui aurait augmenté depuis deux siècles, mais à une mortalité qui s'est effondrée, élargissant de façon considérable les écarts entre mortalité et natalité. Plus précisément, la hausse démographique est le résultat de l'effondrement de trois mortalités, la mortalité infantile, la mortalité maternelle et celle des enfants et des adolescents. Cette évolution ayant apporté une augmentation considérable des taux de survie, un quasi-triplement de la longévité en est résulté et le nombre des hommes a donc augmenté. En outre, l'histoire des différentes populations de la planète montre qu'il ne peut y avoir de comportement à la baisse de la natalité si celle de la mortalité n'est pas durablement acquise. Le facteur déclenchant la diminution de la natalité réside donc dans celle de la mortalité, comme le montre la connaissance de la transition démographique. D'ailleurs, sous l'effet de ce processus, le taux moyen de natalité dans le monde s'est abaissé de 37 naissances pour mille habitants en 1950 à 20 en 2010. Quant à la fécondité, sa moyenne mondiale est passée de 5 enfants par femme en 1950 à 2,5 en 2010. Le moteur d'une telle évolution tient aux politiques et aux modes de vie visant à abaisser la mortalité, dont la moyenne mondiale s'est affaïssée de 19 décès pour mille habitants en 1950 à 8 en 2010.

Malgré ces enseignements de la science démographique, les chiffres indiquant l'évolution de la somme des populations du monde impressionnent et soulèvent des peurs. Parmi elles, l'une des mieux ancrées consiste à penser que la population dans le monde va *à la fois*

continuer d'augmenter et mourir de faim. Or, ces deux évolutions s'excluent mutuellement.

Le mirage de l'augmentation mortifère

D'abord, l'augmentation de la population dans le monde n'est possible qu'avec des taux de mortalité faibles, au moins assez faibles pour dégager un taux de croissance. Or, les taux de mortalité ne peuvent être assez faibles qui si les conditions sanitaires, sociales et économiques le permettent. La population ne peut croître que si son alimentation et les conditions de vie le rendent possible. Si les méthodes culturelles et les structures économiques et sociales ne permettent pas de garantir l'alimentation à une population plus nombreuse, les taux de mortalité seront très élevés, et la population ne croîtra pas.

Donc, considérant ce qui n'est que la projection moyenne de l'ONU²⁶, adhérer à l'affirmation suivante: « La population mondiale augmentera à 9 milliards en 2050 », c'est inévitablement admettre le syllogisme optimiste suivant: « La population mondiale va augmenter de 50 % au cours de la première moitié du XXI^e siècle. Or, une telle augmentation de la population suppose des conditions économiques et sanitaires satisfaisantes. Donc au XXI^e siècle, les conditions économiques et sanitaires seront satisfaisantes ».

Une augmentation significative de la population et de la mortalité en même temps est donc un mythe, car deux processus contraires ne peuvent pas se déployer ensemble. Ou la population augmente parce que l'humanité réussit à se nourrir, ou l'humanité ne parvient pas à se nourrir et la population ne peut pas augmenter. Ainsi, la population de l'Angleterre a été multipliée par quatre au cours du XIX^e siècle et l'alimentation a largement suivi. Pendant ce même XIX^e siècle, la population de l'Inde²⁷ était stagnante parce qu'aucune transformation n'était intervenue. La population de l'Inde n'a commencé à croître, à compter des années 1920, que lorsque des transformations techniques (création de canaux d'irrigation...), économiques et sanitaires se sont produites.

Certes, le choix des informations diffusées dans les médias insiste plus sur les populations souffrant de famine que sur celles dont les conditions de vie s'améliorent. Les peuples heureux n'ont pas d'histoire,

26. Dumont, Gérard-François, « Prospective : un Monde de 9 milliards d'humains ? », *Population & Avenir*, n° 699, septembre-octobre 2010.

27. Dumont, Gérard-François, *Les populations du monde*, Paris, Éditions Armand Colin, deuxième édition, 2004.

dit la sagesse des Nations. On a tendance à penser que c'est le « tant de monde » qui serait responsable des terribles difficultés humaines constatées dans certains pays. Or, en réalité, ni les famines ni les épidémies ne répondent à une malédiction que subiraient certains pays en développement. La famine est surtout un symptôme aigu des crises politiques et économiques et parfois même le résultat de politiques délibérées de la part de groupes en lutte ou de gouvernements.

Ainsi, ce n'est pas l'augmentation de l'effectif d'une population que l'on peut corrélérer avec les principaux lieux de famine des dernières décennies, mais davantage les troubles politiques. Les exemples du Cambodge, de la Somalie, du Soudan, du Mozambique ou du Libéria éclairent malheureusement cette réalité. Plus généralement, la mauvaise gouvernance est la raison majeure des difficultés du développement en dépit de potentialités parfois considérables : Madagascar, la Birmanie, le Zimbabwe ou le Congo RDC ne sont que des exemples parmi d'autres.

La situation démographique contemporaine que certains caractérisent par « tant de monde » n'est donc pas le résultat d'une fatalité qui se serait abattue sur l'humanité mais, bien au contraire, la conséquence des progrès économiques, sanitaires et hygiéniques réalisées par cette humanité depuis deux siècles. Elle n'est pas non plus responsable de la pauvreté que subissent encore trop de peuples qui souffrent de mauvaises institutions, de politiques liberticides ou de systèmes de corruption.

Répondre scientifiquement à la question « à quoi bon tant de monde? », c'est donc expliquer l'évolution de la géographie du peuplement selon les territoires de la planète.

Pour citer cette publication :

To cite this version :

Dumont, Gérard-François, « À quoi bon tant de monde ? »,
La Sœur de l'Ange, n° 10, automne 2011, p. 36-46.